

La géographie culturelle, émergence et enjeux

Erreur ! Source du renvoi introuvable.

La géographie culturelle est devenue l'un des paradigmes essentiels d'une discipline qui a beaucoup évolué. Rappelons d'abord dans quel cadre la géographie s'inscrit aujourd'hui : en deux siècles, elle a opéré un déplacement épistémologique, d'une science de la nature, encyclopédique et descriptive, puis à la " science des lieux et non des hommes " définie par Paul Vidal de la Blache en France, enfin à une science résolument sociale. Désormais et sans ambiguïtés, les géographes ont choisi la société pour objet (Reynaud, 1982) et, dans ce que Jacques Lévy (1999) appelle la " maison commune des sciences sociales ", l'abordent sous l'angle de l'espace — comme l'histoire aborderait la société sous l'angle du temps, la sociologie sous l'angle des relations sociales, etc.

La géographie culturelle, apparue depuis les années 1980 à la fois dans le contexte anglo-saxon et dans le contexte français — les seuls dont je traiterai ici —, mais diffusée bien au-delà (Italie, Brésil, Russie...) a contribué à ancrer la discipline du côté du social. Elle a mis en évidence l'importance des représentations, notamment des " imaginations géographiques " — les images du monde construites par géographes et non-géographes — pour la compréhension du monde qui nous entoure. L'expression spatiale des phénomènes culturels et, inversement, la lecture culturelle de formes spatiales comme les paysages sont des domaines désormais bien explorés.

Enfin, avant d'aborder l'émergence, les principes, les résultats et les enjeux épistémologiques de la géographie culturelle, je voudrais rappeler d'abord qu'il est extrêmement difficile de résumer si rapidement un courant disciplinaire très riche et foisonnant : je n'en présente ici qu'une fraction, ce qui crée des biais, et on voudra bien m'en excuser. Ensuite, qu'il ne s'agit pas, pour moi, de tracer dans le domaine du culturel les frontières entre histoire et géographie, d'affirmer, de manière impérialiste, que tel ou tel domaine appartiendrait à la géographie culturelle. Bien au contraire, je vais vous présenter des domaines dans lesquels *des* géographes travaillent, et travaillent le plus souvent dans une optique pluridisciplinaire avec historiens, sociologues, anthropologues, politistes, etc. Ce sont des champs communs et c'est la richesse de cette mise en commun qui m'intéresse dans ce colloque de Cerisy — ce qui a aussi sans doute poussé les organisateurs à inviter une représentante de la corporation des géographes. Je les en remercie et j'espère qu'ils ne le regretteront pas...

Émergences

Retracer l'émergence du courant culturel au sein de la géographie, c'est bien souvent retracer une généalogie intellectuelle, jalonnée de notions, de publications et de pères fondateurs. Bien sûr, la construire de façon linéaire présente l'histoire disciplinaire comme un progrès continu se parachevant dans une forme enfin aboutie — ce qui ne correspond en rien au mouvement scientifique mais bien à ce qu'on pourrait appeler un “ projet marketing ” disciplinaire. De plus, montrer que de grandes figures de la géographie intégraient à leurs travaux une dimension culturelle revient à s'inscrire dans un lignage prestigieux, légitimant — et donc à ancrer au cœur même de la discipline un projet qui commence à ses marges. C'est en étant consciente de ces enjeux que je vais néanmoins me prêter au jeu, pour montrer qui, quand, où et avec quelles références intellectuelles, commence à parler de géographie culturelle.

La diversité du monde, des peuples et des cultures, a fasciné les géographes qui ont cherché à l'expliquer dès l'institutionnalisation de leur discipline dans la seconde moitié du XIX^e siècle et en s'inscrivant dans la lignée intellectuelle de Herder : le destin des peuples est ontologiquement lié à l'espace dans lequel ils se sont installés (Claval, 1995 ; 2003). Ainsi, Friedrich Ratzel (1844-1904), qui invente le terme de *Kulturgeographie*, distingue selon le critère culturel de la maîtrise de l'environnement, *Naturvölker* et *Kulturvölker*. En France, Paul Vidal de la Blache (1845-1918) va s'intéresser aux techniques et aux outils utilisés par les hommes pour exploiter le milieu dans lequel ils vivent et développer ainsi la notion de genre de vie. Aux Etats-Unis, Carl O. Sauer (1889-1975) s'intéresse au “ paysage culturel ” (*cultural landscape*), c'est-à-dire à ce qui, dans le paysage, est dû à l'action de l'homme (Jackson, 1989 ; Mitchell, 2000 ; Duncan *et al.*, 2004). Mais ces premières intégrations d'une dimension culturelle se limitent bien souvent aux aspects matériels.

Le terme apparaît en France (“ géographie culturelle ”), aux États-Unis et en Grande-Bretagne (“ *New Cultural Geography* ”), dans la seconde moitié des années 1980 pour désigner un ensemble de travaux s'esquissant à partir de la fin des années 1970. Ceux-ci se font en réaction à l'évolution de la discipline géographique depuis le début des années 1960 qu'on a appelée la “ nouvelle géographie ” : le souci de rendre celle-ci conforme aux normes épistémologiques du scientifique, la “ révolution quantitative ”, l'accent mis sur l'économique conduisent de nombreux géographes à vouloir mettre l'homme, ses perceptions et ses représentations, au centre de la discipline. En France, Armand Frémont évoque ainsi la région, “ espace vécu ” et fait appel à la littérature pour déchiffrer le sens des lieux. Outre Atlantique, Yi-Fu Tuan parle de “ topophilie ” et d'esprit des lieux. Ce champ émergent va se structurer à la suite de travaux majeurs explorant, dans

le cadre d'études de cas, toutes les dimensions des liens entre culture et espace (ou territoire). Dans le monde anglo-saxon, Denis Cosgrove (*Social Formation and Symbolic Landscape*, 1984) analyse la manière dont les Vénitiens du XVIII^e siècle conçoivent le paysage. James Duncan critique la conception “ superorganique ” de la culture qu'il voit dans l'école sauerienne et analyse l'architecture de la ville de Kandy (Sri Lanka) selon la littérature bouddhique sacrée (*The City as Text : the Politics of Landscape Interpretation in the Kandyan Kingdom*, 1990). En France, l'émergence du champ culturel va, encore plus nettement, se nourrir d'une expérience de décentrement, du dépaysement de terrains exotiques permettant de réévaluer les facteurs constituant le paysage, objet traditionnel d'étude des géographes. Le paysage japonais de Hokkaido analysé par Augustin Berque juxtapose ainsi *La Rizière et la Banquise* (1980), de manière incongrue ; les structures de production (jardins, élevage de cochons) de l'île de Tanna (Vanuatu), étudiées par Bonnemaïson (2000) ne semblent pas rationnelles sur le plan économique : pourquoi ? La “ culture ” devient un facteur causal si important, qu'il faut l'analyser, évaluer sa constitution, son action, sa reproduction, son évolution — et ainsi la tirer de la “ boîte noire ” où elle restait habituellement confinée. Ces travaux de terrain sont très vite accompagnés d'une théorisation programmatique, menée par exemple par Peter Jackson (1989) et Paul Claval (1992, 1995), d'une institutionnalisation autour de laboratoires, d'universités et de revues (*Géographie et Cultures* en France depuis 1992, *Ecumene* depuis 1994).

Principes

Le principe sur lequel la géographie culturelle repose est simple : la démarche des sciences sociales s'intéressant à la culture est bien souvent de rechercher la signification (et, partant, la construction, les discours produits autour, les acteurs impliqués...) d'un objet ou d'un fait social. Or, l'espace est l'un d'entre eux et peut être particulièrement utile pour comprendre la société comme le culturel. Par exemple et sans entrer encore dans les débats épistémologiques autour de sa définition (*cf. infra*), une culture s'établit largement en traçant une frontière entre le Même et l'Autre, entre “ nous ” et “ eux ” : ce processus de différenciation s'inscrit dans l'espace et les frontières sont un objet éminemment géographique...

Les rapports entre espace et culture sont très vite définis comme étant réciproques : l'espace, produit social, porte l'empreinte de la culture qui l'a façonné ; inversement, la culture comporte des aspects spatiaux. Paul Claval (2003) cite par exemple la façon dont les sociétés s'orientent, nomment et découpent l'espace (profane / sacré, privé / public), ou dont leurs relations avec l'environnement sont médiatisées par la culture (médiation technique, médiation alimentaire...). Plus encore, les rapports entre espace et culture sont dialectiques :

le paysage, empreinte de la culture, en est aussi matrice (Berque, 1990) puisqu'il contribue à sa reproduction. Ainsi de la façon dont le pouvoir dessine l'espace et s'y met en scène.

Ces principes s'appuient, tout particulièrement dans la géographie culturelle anglo-saxonne, sur un complexe théorique vaste et combinant différents corpus : la géographie culturelle se veut part des *Cultural Studies* et partage avec elles le "bricolage" théorique — entendu au sens de Lévi-Strauss. Des corpus anciens, comme le marxisme et la psychanalyse sont mobilisés, mais aussi l'ensemble des nouveaux courants intellectuels que sont le féminisme, le post-modernisme et le post-colonialisme (Duncan *et al.*, 2004). Ils sont mis au service d'une posture intellectuelle clairement constructiviste (les faits sociaux sont des construits) et parfois politiquement radicale (Mitchell, 2000). Les penseurs mobilisés, nombreux et légitimants, comprennent les théoriciens et philosophes français (Foucault, Barthes, de Certeau, Deleuze et Guattari, Derrida, Lefebvre, Bourdieu, Lacan) mais aussi Giddens, Benjamin, Said ou Habermas.

La méthodologie choisie est très nettement qualitative et s'appuie sur des outils communs aux sciences sociales : le corpus initial de données est bien souvent textuel — parfois iconographique —, qu'il ait été constitué par des entretiens lors d'enquêtes de terrain ou par un regroupement de textes préexistants (les guides de voyage du XIX^e présentant Londres et Paris, les articles du *National Geographic*). La géographie culturelle est en effet volontiers historique (puisque l'on cherche à reconstituer la façon dont un fait social s'est construit) ou exotique (conformément à ses racines). Ces données sont traitées selon les méthodes de l'analyse de discours. En particulier, la contextualisation des textes, l'attention prêtée à leurs modes de diffusion et à l'intertextualité, l'analyse du jeu des acteurs qui y apparaissent, sont des outils des géographes du culturel.

Outre ces méthodes, les géographes utilisent les "cartes mentales" pour comprendre les trajectoires socio-spatiales de chaque individu et la *perception* qu'il a de son environnement, qui influence par exemple le choix du lieu de résidence, une décision de migration ou les pratiques spatiales. Pour cela, on demande aux enquêtés de dessiner sur une feuille de papier blanc le lieu qui intéresse le chercheur (quartier, centre ville, agglomération, pays...). Bien sûr, ils sélectionnent certains éléments, en oubliant d'autres. Des aspects sont soulignés, voire exagérés, d'autres minimisés. En comparant ces cartes entre elles et avec une carte topographique, en rapportant les déformations au profil socio-économique des enquêtés, établi de manière complémentaire lors d'enquêtes, on arrive à démêler, comprendre et expliquer la vision que les gens ont de ce lieu et les pratiques qui en découlent. Ces cartes sont entre autres analysées grâce à la typologie mise au point par l'urbaniste américain Kevin Lynch, qui utilisa le premier cette méthode dans *L'Image de la Cité* (1959), qui distingue dans les éléments représentés :

- Les voies (*paths*), les chemins le long desquels les gens circulent à l'intérieur de la ville.
- Les points de repère (*landmarks*), des éléments physiques du paysage grâce auxquels on se repère.
- Les limites (*edges*), éléments linéaires, naturels ou anthropiques, qui forment de véritables ruptures à l'intérieur de la ville.
- Les nœuds (*nodes*), des points dans la ville, souvent au carrefour de grands axes, qui représentent souvent des étapes du déplacement.
- Les quartiers (*boroughs*), des zones clairement identifiées à l'intérieur des villes.

Résultats

Les travaux effectués et les résultats obtenus sont foisonnants, tant pour la *New Cultural Geography* que pour la géographie culturelle française. Il devient même difficile de les regrouper, tant les directions explorées sont diverses. Ainsi, les rédacteurs de l'article annuel devant faire le point sur les publications de géographie culturelle dans *Progress in Human Geography*, en sont à avouer leur impuissance à réaliser une synthèse cohérente... Pour évoquer simplement quelques exemples récents dans la géographie culturelle française, Jean-François Staszak (2003) a étudié les *Géographies de Gauguin* et l'imaginaire géographique dans lequel elles s'inscrivent — notamment l'orientalisme français de l'époque. Francine Barthe (2003) a dessiné une *Géographie de la nudité*, qui souligne que ce n'est pas le nu en lui-même qui fait scandale, mais bien le lieu de la nudité. Et que la nudité a une géographie culturelle, puisqu'elle est vécue, perçue et pratiquée de manière très différente en Finlande, en France ou en Iran. Ou, pour reprendre l'avant-propos de son ouvrage, “ que la nudité de l'homme blanc n'est pas celle de la femme noire, surtout aux yeux du premier ”... Plusieurs publications sur les espaces domestiques (Staszak *et al.*, 2001 ; Collignon *et al.*, 2004) ont aussi souligné l'intérêt majeur de ce champ, sur le plan social, architectural, politique, etc.

Paul Claval, premier président (1996-2004) du groupe d'étude “ L'approche culturelle en géographie ” de l'Union Géographique internationale (UGI) reconnaît deux points communs à ces approches : l'accord sur l'importance des changements récents (largement issus de la critique post-moderniste des valeurs et attitudes occidentales des deux derniers siècles) et le refus de la conception superorganique de la culture, à la Carl O. Sauer (Groupe d'études de l'UGI, Bulletin d'information n°3, 1998). Il propose de distinguer quatre grandes familles dans les approches contemporaines de géographie culturelle :

- Les aspects techniques de la culture comme variables-clefs des systèmes socio-spatiaux. Cette approche reprend le souci classique : comprendre comment les éléments culturels que sont les structures foncières, l'habitat, les formes d'organisation sociale... construisent des systèmes cohérents — mais en intégrant la dimension idéale à une approche traditionnellement matérielle.
- L'analyse paysagère. Là encore, il s'agit de renouveler la façon dont on aborde un concept central à la discipline géographique.
- L'analyse des processus culturels, qui s'intéresse entre autres à la façon dont une culture (ou un trait culturel) est transmise et réinterprétée. Le rôle de la communication, la construction des identités et les conceptions de l'au-delà sont particulièrement étudiés.
- L'approche critique, dominante dans le monde anglo-saxon. Plus radicale politiquement, elle cherche souvent à saisir comment une culture se forme, dans quel contexte et en réponse à quels intérêts. Il est alors possible de la déconstruire et d'en proposer une critique sociale.

Le paysage a donc été un des objets majeurs de l'approche culturelle en géographie. Le renouvellement de l'analyse est passé par un double décentrement, temporel et spatial. Denis Cosgrove (1984) opère une reconstitution du paysage et, surtout, de ses représentations dans la Venise du XVIII^e siècle et Augustin Berque (1982) observe comment la différence de mise en valeur entre plaine et montagne dans l'espace japonais peut se rapporter à des conceptions culturelles. De nouvelles dimensions sont ainsi attribuées au paysage : cadre de vie, patrimoine et élément de la mémoire collective, ressource économique (pour l'industrie touristique par exemple), marqueur d'identité pour soi et pour les autres (ainsi des villes coloniales ou des Chinatowns). Une sémiologie du paysage — dans laquelle tout élément est un signe, comprenant un signifiant visible et un signifié qui le sous-tend et qu'il exprime — est ainsi mise en place. Le paysage est une méthode d'intelligibilité du réel, un (ou des, si on le conçoit comme un palimpseste) texte(s) qu'il faut déchiffrer, à l'aide notamment de notions élaborées par A. Berque (1990, 1994) comme la médiance, ou la trajection. L'analyse paysagère s'étend pour s'intéresser au rapport culturel entre les sociétés et leur environnement : quelles conceptions de la nature sont construites et mobilisées ? Pourquoi ? Parle-t-on de “ paysage ” et donc a-t-on affaire à une des rares “ civilisations paysagères ” (comme la Chine à partir du IV^e siècle et l'Occident à partir du XVI^e siècle) ? Quelles interprétations de l'environnement sont élaborées et, corrélativement, quels aménagements sont pratiqués ? Toutes ces études soulignent à quel point l'interrelation du milieu physique (espace, nature) et du milieu social (société) sont réciproques, dialectiques, engagées dans une spirale sans fin.

Un second concept traditionnel de la géographie, que l'approche culturelle a profondément renouvelé, est celui de territoire. Défini comme un espace approprié

(que ce soit sur le plan matériel et/ou idéal), il est constitutif d'identité et, à ce titre, constamment contesté, négocié ou disputé (Bonnemaison, 2000). C'est sur le territoire entendu en ce sens que les " guerres culturelles " (*culture wars*) que Don Mitchell (2000) met au centre de son analyse, se combattent : elles ont pour enjeu les identités (personnelles, ethniques, raciales, nationales...). L'approche critique et radicale a ainsi voulu politiser le concept même de culture, pour y introduire les relations de pouvoir, l'hégémonie idéologique, l'exploitation économique — bref, les conflits sociaux — et ainsi tenir un discours " socialement pertinent ", pour reprendre une expression commune à tous ces travaux. Les questions de sexualité et de genre, de race, de classe, de nation, mais aussi de résistance au sens de Gramsci, ainsi que leur dimension spatiale sont ainsi centrales. Par exemple, l'Afrique du Sud de l'apartheid est souvent utilisée pour montrer comment, à différentes échelles, l'espace est utilisé pour mettre en scène la distance idéologique et raciste entre ceux définis comme " Blancs " — qui ont le pouvoir d'inscrire par la force cette idéologie dans l'espace — et les subalternes, définis comme " Africains " (Houssay-Holzschuch 1995, 1999 ; Western, 1996). De telles analyses s'ancrent dans l'espace concret, s'appuient sur les représentations et utilisent les apports d'autres disciplines (l'histoire, l'anthropologie, la science politique, mais aussi le droit voire la théologie) pour s'intéresser avant tout au politique.

Enjeu épistémologique : qu'est-ce que la culture ?

Bien évidemment, les tenants de l'approche culturelle en géographie se sont heurtés au problème commun aux sciences sociales de ce champ : comment définir la culture ? À partir du moment où il s'agit d'ouvrir la " boîte noire " culturelle, on fait face à une profusion de cultures : culture des élites, cultures populaires, cultures ethniques, culture de la pauvreté, contre-culture, culture rock ou pop, etc. Les géographes ont adopté trois attitudes.

Certains ont choisi une définition stricte et restrictive de la culture et réduit ainsi le champ de la géographie culturelle à *l'étude géographique de certains faits culturels*. Cette démarche, traditionnelle dans son inspiration et minoritaire tant en France que dans le monde anglo-saxon, consiste tout d'abord à porter l'accent sur l'une des nombreuses facettes du prisme culturel, autrement dit à privilégier une acception particulière du terme " culture " pour éviter de se perdre dans la jungle sémantique que recouvre ce mot. Chacun des sens possibles de ce terme recouvre des réalités différentes et implique donc un objet de recherche différent. Selon cette approche, avant d'annoncer un *projet* de géographie culturelle, il faut donc s'entendre sur la définition de l'*objet* de recherche. Appliquée par Boris Grésillon (2002) au cas de Berlin vue comme métropole culturelle, cette démarche a eu le

mérite de déboucher, à partir du choix d'une acception préalable du mot " culture " (entendu au sens de créativité artistique), sur la définition d'un objet géographique clairement identifiable : les lieux de création (théâtres, salles de concert, galeries, etc.). Cela posé, il s'agit non seulement d'analyser les évolutions géographiques de ces lieux et de leurs publics dans la ville pendant une période donnée mais aussi et surtout, à partir de ces lieux et de leur histoire longue, de repérer les systèmes de valeurs et les projets de société qui les ont portés, autrement dit de tenter de mettre à jour les spécificités de la métropole. Ce que les géographes tenant de cette approche cherchent, c'est une meilleure compréhension des phénomènes géographiques grâce à la prise en compte de la composante culturelle des sociétés. On peut aussi relier à cette première approche les nombreux travaux d'ethnogéographie : il s'agit là de rendre compte et d'analyser les " savoirs géographiques ", les " géographies vernaculaires ".

La seconde posture est celle défendue par Paul Claval, qui opte pour une définition beaucoup plus large de la culture :

" La culture est la somme des comportements, des savoir-faire, des techniques, des connaissances et des valeurs accumulés par les individus durant leur vie et, à une autre échelle, par l'ensemble des groupes dont ils font partie. La culture est un héritage transmis d'une génération à la suivante. Elle a ses racines dans un passé lointain et qui plonge dans le territoire où ses morts sont ensevelis et où ses dieux se sont manifestés. Ce n'est pourtant pas un ensemble clos et figé de techniques et de comportements. Les contacts entre peuples de différentes cultures sont parfois conflictuels, mais ils constituent une source d'enrichissement mutuel. La culture se transforme aussi sous l'effet des initiatives ou des innovations qui fleurissent en son sein. " (Claval, 1995, p. 46)

Peu de choses sont exclues... Espace, paysage, territoire, etc. sont entre autres des produits de la culture ainsi définie. En ce sens, toute géographie doit être une géographie culturelle — il est donc logique que d'autres géographes lui reprochent son impérialisme sur la discipline et sur des champs plus anciens comme l'économie ou le politique. Cette définition est majoritaire dans la géographie culturelle française et conduit certains de ses tenants à parler d'un véritable " tournant culturel ". D'autres se contentent d'ajouter un volet culturel à la " boîte à outils " du géographe, venant compléter d'autres approches (environnementales, économiques, politiques, historiques...) pour expliquer la réalité observée. L'optique du géographe est inversée par rapport à la première définition : il ne s'agit plus de comprendre les phénomènes géographiques, mais la société elle-même, dans le fonctionnement de laquelle la culture joue un rôle central. Et l'espace est vu comme un moyen pertinent et efficace d'y parvenir. Cependant, cette définition semble " ethnographique ", dans la mesure où elle fonctionne particulièrement bien pour des sociétés traditionnelles ou modernes :

l'enchevêtrement post-moderne est moins évident à décrypter dans ce cadre. De plus, même si l'existence de conflits est reconnue dans cette définition, les tensions existant au sein des groupes, les rapports de pouvoir, y sont secondaires.

La troisième attitude possible est presque nihiliste... Don Mitchell (2000) la résume de manière lapidaire : “ There no such thing as culture ”. Cette posture est beaucoup plus fréquente chez les géographes anglo-saxons, dont les centres d'intérêts et la démarche, radicale et critique, sont très marqués par le post-modernisme. Pour eux, l'abstraction vide recouverte par le terme de culture ne se voit attribuer de sens que dans le jeu social, lorsque (et seulement aussi longtemps qu') il est contesté et objet de débat. Ils reprennent ainsi l'analyse de Bruno Latour (1987) : “ In other words, no one lives in a “culture”... *before* he or she clashes with others ”. Dès lors, les géographes du culturel ne devraient pas se soucier de ce qu'est la culture, mais bien analyser la façon dont l'*idée* de culture opère au sein de la société et quels sont les acteurs impliqués.

Corrélativement, la place accordée au social et au politique varie grandement dans les approches de géographie culturelle. En France, elle a parfois été opposée à la “ géographie sociale ”, portée par des universitaires politiquement plus à gauche et plus soucieux d'intégrer les conflits sociaux contemporains à leur travail. Cette opposition, qui peut être très artificielle, tombe dès lors que l'on s'intéresse à la géographie culturelle anglo-saxonne, qui cherche souvent à faire entendre la “ Voix des Autres ” (des femmes, des colonisés, des enfants, des gays...), à dessiner l'espace qu'ils produisent (Duncan *et al.*, 2004) et à analyser les modalités du vivre-ensemble.

Conclusion

La géographie culturelle se trouve aujourd'hui dans une position relativement confortable. Son institutionnalisation a été réussie au début des années 1990, en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Des revues représentant ce courant ont été fondées à partir de 1992 et se sont multipliées depuis. Depuis 1996, l'Union Géographique Internationale a un Groupe d'Études consacré à “ L'approche culturelle en géographie ”. Dans le monde anglo-saxon, elle est même en train de devenir le paradigme central de la discipline.

Elle a très largement contribué au renouvellement de la discipline, en renforçant l'ancrage de la géographie dans les sciences sociales au moment où ce déplacement épistémologique devenait visible. Elle est un lieu majeur de circulation des idées, au sein de la géographie et autour d'elle. Ainsi, les réflexions autour du post-modernisme en géographie, ou de l'importance des analyses de genre, sont arrivées en France par l'intermédiaire de la géographie culturelle anglo-

saxonne. L'ouverture à la philosophie, à l'histoire de l'art, à l'anthropologie, à la psychologie, est réelle.

Évaluer l'impact réel des changements réalisés depuis une vingtaine d'années reste bien sûr prématuré. Le “ tournant culturel ”, que certains rapprochent du “ tournant géographique ” que les sciences sociales viendraient de connaître (Claval, 2002 ; Cook *et al.*, 2000 ; Lévy, 1999) aura au moins eu l'immense mérite de sortir les géographes de leur isolement pour les faire s'intéresser aux sociétés.

Indications bibliographiques

Une bibliographie présentant la géographie culturelle de manière exhaustive serait évidemment plus longue que cet article. Je n'indique donc ici que les ouvrages cités dans le texte, dont les principaux ouvrages de référence, contenant évidemment une bibliographie plus complète.

BARTHE-DELOIZY Francine, 2003, *Géographie de la nudité. Être nu quelque part*, Paris, Bréal, coll. D'autre-part.

BERQUE Augustin, 1980, *La Rizière et la Banquise*, Paris, Presses d'Extrême-Orient.

BERQUE Augustin, 1982, *Vivre l'espace au Japon*, Paris, PUF, coll. Espace et liberté.

BERQUE Augustin, 1990, *Médiance. De milieux en paysage*, Montpellier, Reclus.

BERQUE Augustin (dir.), 1994, *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Seyssel, Champ Vallon, coll. Pays/Paysages.

BONNEMAISON Joël, 2000, *La Géographie culturelle*, Paris, C.T.H.S.

CLAVAL Paul, 1992, “ Champs et perspectives de la géographie culturelle ”, *Géographie et Cultures*, n°1, p. 7-38.

CLAVAL Paul, 1995, *La Géographie culturelle*, Paris, Nathan, fac. Géographie.

CLAVAL Paul, 1999, “ Qu'apporte l'approche culturelle à la géographie ? ”, *Géographie et Cultures*, n° 31, p. 5-24.

CLAVAL Paul, 2003, *Géographie culturelle. Une nouvelle approche des sociétés et des milieux*, Paris, Armand Colin.

COLLIGNON Béatrice, STASZAK Jean-François (dir.), 2004, *Espaces domestiques*, Paris, Bréal.

COOK Ian, CROUCH David, NAYLOR Simon, RYAN James R. (dir.), 2000, *Cultural Turns/Geographical Turns: Perspectives on Cultural Geography*, Harlow, Prentice Hall.

COSGROVE Denis, 1984, *Social Formation and Symbolic Landscape*, London, Croom Helm.

DUNCAN James, 1990, *The City as Text: the Politics of Landscape Interpretation in the Kandyan Kingdom*, Cambridge, Cambridge University Press.

DUNCAN James S., JOHNSON Nuala C., SCHEIN Richard H. (dir.), 2004, *A Companion to Cultural Geography*, Oxford, Blackwell.

GRÉSILLON Boris, 2000, *Berlin métropole culturelle – essai géographique*, thèse de doctorat sous la direction de Violette Rey, ENS Fontenay-St-Cloud.

HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, 1995, *Mythologies territoriales en Afrique du Sud, un essai de géographie culturelle*, Paris, CNRS Éditions, coll. Espaces et Milieux.

HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, 1999, *Le Cap ville sud-africaine : ville blanche, vies noires*, Paris, L'Harmattan, coll. Espace et Cultures.

JACKSON Peter, 1992 (1989), *Maps of Meaning. An Introduction to Cultural Geography*, London, Routledge.

LATOUR Bruno, 1987, *Science in Action : How to Follow Scientists and Engineers Through Society*, Cambridge, MA, Harvard University Press.

LÉVY Jacques, 1999, *Le Tournant géographique*, Paris, Belin, coll. Mappemonde.

LYNCH Kevin, 1959, *The Image of the City*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.

MITCHELL Don, 2000, *Cultural Geography, A Critical Introduction*, Oxford, Blackwell.

REYNAUD Alain, 1982, “ La géographie, science sociale ”, *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n°49-50.

STASZAK Jean-François, 2003, *Géographies de Gauguin*, Paris, Bréal.

STASZAK Jean-François (dir.), 2001, “ Espaces domestiques ”, n° spécial des *Annales de géographie*, n°620.

WESTERN John, 1996, *Outcast Cape Town*, Berkeley, University of California Press.